

LA FÉMINITÉ, QUELLE IDÉE !/?

À cent millions près sur terre, un homme sur deux est une femme. Or, si « homme » est une notion philosophique de longue date à laquelle est consacrée une entrée dans tout dictionnaire, rien ne ressemble moins à un article « femme » dans les ouvrages de ce type, y discuter de la féminité comme le font parfois certains auteurs — généralement masculins¹ — relevant non pas du courage mais de la témérité comme le font souvent croire leurs censeurs — généralement féminins². En parler pour désigner un ensemble de caractéristiques spécifiques de *la* femme, sinon un archétype — le suffixe *-té* en français le suggère — qui, même incarné singulièrement par chacune d'elles, demeure irréductible à ses figurations imparfaites, n'est-ce pas projeter en effet sur la réalité un idéal fantasmé qui en dit au fond bien plus long sur le sujet que l'on est que sur l'objet en question ? Ne sait-on pas comment les hommes voient les femmes et ce qu'ils en disent — de même que ce que les femmes disent des hommes qui les voient ainsi qu'ils le font ? C'est que depuis l'assimilation hippocratique de la femme au froid et à l'humide³, de l'eau a coulé sous les ponts. La tradition occidentale qui, par minoration, a longtemps associé féminité et minorité a vu passer le féminisme et sa révolution, à savoir la déssexualisation du monde quand

¹ Un bon exemple en est donné par André Comte-Sponville dans la deuxième édition, augmentée, de son *Dictionnaire philosophique*, Paris, PUF, coll. "Quadrige", 2013, art. « Féminité ».

² Un bon exemple en est donné par Catherine Malabou avec *Changer de différence. Le féminin et la question philosophique*, Paris, Galilée, coll. "La philosophie en effet", 2009.

³ Entre le dernier quart du V^e siècle av. J.-C. et le milieu du IV^e siècle av. J.-C., Hippocrate, dans le traité *Des maladies des femmes*, a élaboré la théorie des quatre humeurs. Selon lui, il existait dans le corps humain trois principes particuliers : le solide, l'humide et les esprits. À l'humide, c'est-à-dire les matières fluides, il donna le nom d'humeur et en définit quatre : le sang, le phlegme, la bile jaune et la bile noire. À ces humeurs, il fit correspondre quatre qualités : le chaud, le froid, l'humide et le sec. Dans ce système humorale, il situa la femme du côté du froid et de l'humide, l'homme du côté du chaud et du sec. C'est sur ces considérations que Galien édifia, au II^e siècle de notre ère, sa théorie de la différence des sexes laquelle conclut à l'infériorité féminine. Dans son livre *De l'utilité des parties du corps*, Galien écrit en effet : « La femelle est plus imparfaite que le mâle par une première raison capitale, c'est qu'elle est plus froide. [...] Dans l'espèce humaine l'homme est plus parfait que la femme. La cause de cette supériorité est la surabondance du chaud [...]. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant que la femelle soit d'autant plus inférieure que le mâle parce qu'elle est plus froide. » Mais Platon et Aristote étaient déjà passés par là. Dans le *Timée* qui propose une définition philosophique du féminin, le premier décrit la femme comme un homme manqué. Elle n'y est pas tenue, comme l'homme, pour une créature de la divinité, mais plutôt pour le produit d'une métempsychose, c'est-à-dire d'une métamorphose des hommes les plus vils en femmes. On y trouve en effet écrit que « ceux des mâles qui étaient couards et avaient mal vécu se sont [...] transmués en femelles ». Dans ses trois traités intitulés *Histoire des animaux*, *Génération des animaux* et *Parties des animaux*, Aristote élabore une théorie du corps féminin basée sur l'idée qu'une fatalité organique condamne la femme, dès sa naissance, à une faiblesse ontologique et une défektivité naturelle. D'après lui, le sexe féminin est génétiquement inférieur au sexe masculin en raison d'un développement embryonnaire imparfait et inachevé. Dans l'acte de la génération, la femme est, à ses yeux, un simple réceptacle passif qui apporte non pas de la semence, mais une matière inerte et moins élaborée qui la rend impuissante à concevoir la vie.

bien même l'ancienne division de la société selon le genre⁴ résiste encore sur le plan des apparences. Mais s'il est vrai que, dans nos sociétés, les femmes sont libres de droit, loin s'en faut qu'elles soient libérées de fait. La mise à mal du modèle de la femme et au foyer, et au fourneau n'a pas signé la mise à mort d'autres représentations aliénantes, et si les images de la mère et de la putain se portent toujours très bien, le contre-pied pris de la conception de la femme jadis dominante n'a souvent fait passer que d'un extrême à un autre. Ainsi, pour d'aucuns aujourd'hui, les femmes seraient en vérité des hommes comme les autres. En ce sens, devenir une femme reviendrait, pour une fille, à faire au fond comme les garçons et ce, sur tous les fronts. Mais faut-il réellement à une nana, pour en être une, se faire gars ?! Plutôt que de réaliser des traits spécifiquement masculins s'il en est, ne devrait-elle pas actualiser les qualités primordialement humaines, lesquelles s'imposent à tout être humain indépendamment de son sexe ? Si l'idée d'une nécessaire virilisation de la femme paraît insensée, ne l'est pas celle d'une possible conquête de sa féminité qui signifierait donc que celle-ci n'est pas une détermination innée de l'individu mais une dimension qui s'acquiert, se conquiert et s'insère dans un fonds qui en serait d'emblée dépourvu, un fonds par là même originellement neutre. Dans ces conditions, il n'y aurait pas d'abord, à la naissance, des filles et des garçons⁵, mais des hommes au sens le plus large, donc des êtres

⁴ Selon le *genre* et non selon le *sexe*. Historiquement certes, les deux mots ont longtemps été équivalents si bien que, parler de genre en grammaire lorsque, par exemple, on évoque un adjectif qui s'accorde en genre et en nombre avec le nom qu'il qualifie, c'est parler d'une catégorie reposant sur la distinction naturelle entre les sexes. Mais pratiquement, le terme *sexe* a cet inconvénient de toujours désigner à la fois la réalité physique d'un individu et l'identité d'une personne, lors même que cette réalité et cette identité parfois ne semblent pas coïncider. D'où, pour évoquer l'identité, la promotion de *genre* sous l'influence de l'anglais *gender*. On distinguera aujourd'hui le *genre d'assignation* — autrement dit le genre assigné à chaque enfant à la naissance à partir de l'examen de ses organes génitaux externes, soit le genre s'il a une vulve, soit le genre masculin s'il a un pénis, encore que, dans de rares cas, l'enfant peut naître avec des organes sexuels externes qui ne sont pas clairement masculins ou féminins —, l'*identité de genre* — c'est-à-dire la perception qu'une personne a d'elle-même quels que soient ses organes génitaux, ainsi l'identité féminine, masculine, neutre (ni l'un ni l'autre), double (les deux à la fois), confuse (entre les deux) — et l'*expression de genre* — soit la manière d'exprimer son genre aux autres que ce soit par son nom, son comportement, sa tenue vestimentaire, sa coupe de cheveux, d'où une expression féminine, masculine ou androgyne. On parlera de *dysphorie de genre* — à savoir le degré d'inconfort ou de souffrance qui peut exister entre le genre d'assignation et l'identité de genre — et, donc, de *transgenre* — personne dont l'identité de genre est différente du genre d'assignation, ainsi un enfant qui naît dans le corps d'une fille peut se dire garçon ou un enfant qui naît dans le corps d'un garçon peut se dire fille jusqu'à vouloir changer de sexe et aller jusqu'à devenir *transsexuel* [on dit *cisgenre* celui dont l'identité de genre est identique à son genre d'assignation]. Ajoutons que l'orientation sexuelle ou, en d'autres termes, le genre vers lequel une personne éprouve une attirance sur le plan sexuel et/ou d'un point de vue romantique, n'est pas définie par l'identité de genre : quelqu'un peut être attiré vers une personne du même genre que le sien ou vers une personne de genre(s) différent(s).

⁵ Ou alors il n'y aurait pas, d'abord, que des filles et des garçons, puisqu'on trouve d'autres combinaisons chromosomiques que XX et XY. En vérité, on a observé près d'une cinquantaine de formes d'anomalie. Si l'on parle alors de DDS, de désordre de la différenciation sexuelle dans le jargon médical chez des sujets qui, par exemple, peuvent présenter simultanément un ovaire et un testicule, on pourra aussi utiliser le mot d'intersexuation ou d'intersexualité — présence, chez un même individu appartenant à une espèce gonochorique, c'est-à-dire à sexes séparés, de caractères sexuels intermédiaires entre le mâle et la femelle.

humains qui, au fil du temps, inclineraient d'un côté ou de l'autre. Ainsi, la féminité ne serait pas une *différenciation de nature* mais un *artifice de culture*. Mais justement, qu'en est-il exactement ? Car comment comprendre qu'une femme soit de nos jours plus que jamais conviée à « révéler » ou à « affirmer sa féminité » ainsi que le titrent régulièrement les magazines de nos kiosques à journaux ? N'est-ce pas jouer sur les deux tableaux, *le naturel* puisque la féminité serait déjà là, en la femme qui n'aurait plus qu'à l'exprimer, et *le culturel* puisque la féminité serait alors ça, ce qui s'affiche en couverture et doit être adopté ? De la féminité en somme, nous connaissons les images, les plus nues, les plus crues, mais nous en ignorons le concept, le plus pur, le plus sûr. Et pour cause : les femmes étant toutes différentes, comment définir ce qui, en idée, les relie ? Pourtant, si la féminité n'était que cela précisément, une idée, voire une Idée, cette essence même dont l'existence hors la pensée est discutée (Kant contre Platon) n'en ferait pas moins sens par son utilité. Impossible de penser les femmes sans penser la féminité. Or, à moins de vouloir méconnaître la moitié de l'humanité, il faut nous en étonner et le demander : quelle idée, la féminité !/?

Christophe PERRIN

I. La féminité, une nature féminine et un naturel féminin ?

1. La femme en puissance dans la petite fille
2. Le corps féminin
3. Le naturel féminin

II. La féminité, une idée fonction du milieu socioculturel ?

1. La féminité, une idée masculine
2. La féminité, un artifice culturel
3. Le féminisme

III. La féminité, un visage de l'âme ?

1. La féminité, subjective et psychique
2. L'âme porteuse de féminité *et* de masculinité
3. La féminité comme ensemble de valeurs éternelles et universelles

S'il semble équivalent à celui d'hermaphrodisme ou, plus rarement, hermaphroditisme, le terme, qui désigne au sens large ce phénomène biologique dans lequel l'individu est morphologiquement mâle et femelle, soit simultanément, soit alternativement, renvoie au sens strict à une forme de reproduction sexuée, ainsi chez les coquilles Saint-Jacques — on y assiste à une autofécondation : la fécondation des œufs se fait par les spermatozoïdes du même organisme.

